

Les Timourides et l'Asie centrale dans quelques chroniques ottomanes tardives

Jean-Louis Bacqué-Grammont



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/550>
ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 1998
Pagination : 336-341
ISBN : 2-7449-0034-6
ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Jean-Louis Bacqué-Grammont, « Les Timourides et l'Asie centrale dans quelques chroniques ottomanes tardives », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 5/6 | 1998, mis en ligne le 01 octobre 2010, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/550>

Les Timourides et l'Asie centrale dans quelques chroniques ottomanes tardives

Jean-Louis Bacqué-Grammont

Le *Cihân-nümâ** peut être considéré comme la première tentative ottomane d'encyclopédie qui, bien qu'inachevée, prétendait donner au lecteur une vision complète du monde à travers des sources tant islamiques qu'occidentales. Son auteur, Kâtib Çelebî (m. 1657), y consacre à l'histoire de l'Asie centrale quelques pages succinctes mais bien informées. Grâce à l'édition qui en fut donnée en 1732 par İbrâhîm Müteferrika, introducteur de l'imprimerie à Istanbul, voici, par exemple, ce qui fut pour plus d'un siècle le texte le plus aisément accessible qu'un Ottoman pressé avait à sa disposition au sujet de l'histoire des successeurs de Timour en Asie centrale :

« Parmi les enfants [de Timour] et jusqu'à Mîrzâ Bâbü, vingt et une personnes eurent la royauté sur la Transoxiane et le Khorasan, et elles gouvernèrent jusqu'à l'année neuf cent dix-sept [1511-1512]. Parmi eux, Sultân Şâh-Ruḥ, Sultân Ulug Beg Mehmed, Sultân Ebû Sa'îd et Sultân Hüseyin Baykara furent des souverains fameux. En particulier Ulug Beg qui construisit un observatoire à Samarcande. Il composa ses célèbres Tables astronomiques (*zîc*), en les commençant avec le savant Ğiyâ^ü-ddîn Cemşîd Kâşî, le vertueux dont l'âme s'est élevée jusqu'à la perfection Kâdî-zâde-i Rûmî et 'Alî Kuşçi, savant de son siècle. Parmi les souverains de l'islam, Ulug Beg est célèbre pour ce

bel ouvrage et il surpasse tous les autres. Sultân Hüseyn, quant à lui, était un souverain intelligent et vertueux. Il composa un ouvrage élégant appelé *Mecâlis^u-l-'Uşşâk*. Il avait un *nedîm* parfait comme Müllâ Câmî et un vizir vertueux comme Mîr 'Alî-Şîr. Comme, à la date susdite, l'État şeybekide avait fait son apparition et que le peuple des Özbeks envahit la Transoxiane, Mîrzâ Bâbüir était allé s'établir du côté de Ghazna et de Kaboul. Ses fils envahirent l'Inde et s'en emparèrent. L'actuel empereur de l'Inde appartient à cette dynastie.

Quant aux Şeybekides qui sont des Özbeks, ils sont descendants de Şeybân fils de Cûcî fils de Gengis. Jusqu'à Şeybek Hân fils de Şâh Budak, à la sixième génération, les khans s'étaient établis dans le Deşt. Vers neuf cent six [1500-1501], le susdit Şeybek vint envahir certains pays du Turkestan et de la Transoxiane. Il livra plusieurs fois bataille à Mîrzâ Bâbüir et vainquit celui-ci. Finalement, Bâbüir partit vers l'Inde et Şeybek Hân s'empara des royaumes [de Transoxiane et du Turkestan]. Ensuite, il passa le fleuve et s'empara également du Khorasan. Entre temps, Şâh Ismâ'il était apparu de son côté, et avait envahi l'Azerbaïdjan et l'Iraq. Comme les Kizil-Baş de celui-ci avaient marché à plusieurs reprises sur le Khorasan et y avaient été battus par Şeybek Hân et ses troupes d'Özbeks, Şâh Ismâ'il était devenu de toute son âme l'ennemi de celui-ci. En neuf cent seize [1510-1511], il l'attaqua un jour par surprise près de Merv, le mit à mort, fit une coupe de son crâne et arracha le Khorasan des mains des Özbeks. L'oncle paternel de Şeybek, Kückünci Hân, garda l'autorité en Transoxiane. Ensuite, 'Ubeyd^u-llâh Hân, 'Abd^u-l-Mû'min Hân, Iskender Hân et plusieurs khans régnèrent jusqu'à ce siècle. À présent, la Transoxiane et le Turkestan sont entre leurs mains. Il ne manque pas d'être continuellement en guerre contre les Kizil-Baş. »

D'autant plus bref qu'il s'adresse à une élite qu'on suppose bien informée du contexte, ce passage présente au moins trois mérites. D'abord, on n'y relève pas d'inexactitude historique ou chronologique flagrante. Ensuite, la part y est faite de ce que les arts et les sciences doivent aux Timourides. Enfin, les conditions dans lesquelles l'autorité sur cette zone géographique passa de ces derniers à la famille de Şeybanî Hân ainsi que la manière dont leurs domaines furent partagés par ceux-ci avec les Safavides sont évoquées avec clarté et précision. Derrière ces caractéristiques, on voit poindre l'esquisse d'un esprit de synthèse nouveau pour l'époque et la région. De nos jours, un rédacteur professionnel d'articles d'encyclopédies pourrait estimer que ces lignes commençaient à répondre aux exigences du

métier : un maximum d'information exposé dans un minimum d'espace, de manière aisée pour l'utilisateur.

Ces constatations étant faites, nous nous sommes demandé comment des contemporains moins novateurs de Kâtib Çelebî avaient traité du même sujet et si la comparaison pouvait offrir quelque intérêt. Le premier nom qui nous est venu à l'esprit est celui de Hüseyn Hezâr-fenn, mort en 1691, et dont les œuvres, volontiers mêlées d'anecdotes, jouirent longtemps de la faveur du public ottoman. Dans les deux manuscrits de son *Tenkihⁱⁱ-ttevârih* que conserve la Bibliothèque nationale de France, le passage correspondant à celui qu'on vient de voir tient en sept folios assez denses¹ et s'en distingue par la conception même du récit. On a ici affaire à une histoire privilégiant la chronologie et des faits nivelés dans un tel état de nudité qu'il n'est guère possible d'en apprécier ni l'importance respective, ni les rapports de cause à effet.

En fait, la comparaison de ces deux textes, rapprochés ici de manière assez aléatoire, semble bien offrir un exemple éclairant de deux conceptions radicalement différentes à la même époque de la manière d'offrir au lecteur, sous une forme condensée, les informations historiques qu'il recherche. Familier de la littérature savante européenne, Kâtib Çelebî présente d'ores et déjà – et son œuvre entière le montre – les principaux traits d'un encyclopédiste à la manière occidentale. De son côté, Hezâr-fenn, dont il ne conviendrait pas de sous-estimer pour autant les mérites, continue ici la tradition du compendium, forme illustrée de longue date dans la plupart des littératures islamiques. Issus à l'origine des versions abrégées des grandes chroniques, puis des compilations de celles-ci, ces résumés de faits classés selon un ordre rigoureusement chronologique montrent, dans le cas du *Tenkihⁱⁱ-ttevârih*, les défauts qu'ils peuvent présenter lorsque la forme finit par primer sur le fond. Mis à part le cas d'Uluğ Beg, dont l'œuvre scientifique capitale n'aurait pu être passée sous silence, il n'y est fait aucune mention des aspects culturels sans lesquels la période post-timouride ne serait qu'une suite monotone d'affrontements familiaux confus et sans grand intérêt. De ce point de vue, Hezâr-fenn n'est certes pas le seul auteur du passé dont l'attitude nous surprend aujourd'hui. Dans une communication récente, nous avons souligné celle de Bâbüür lui-même, qui ne manque pas de surprendre puisque nous y avons vainement cherché le moindre indice de la conscience de

ce que peut être le mécénat, alors qu'il en voyait les résultats de ses yeux et qu'il le pratiquait lui-même : « C'était une époque extraordinaire que celle du Mîrzâ. Tout le Khorasan et surtout Hérat étaient remplis d'hommes de talent incomparables ». On a l'impression que, pour des raisons imprécises, des générations spontanées de littérateurs et d'artistes apparaissent périodiquement et que la Samarcande de Timour et d'Uluġ Beg ou le Hérat de Şâh-ruġ, d'Abu-l-Kâsim Bâbür et de Sultân Hüseyñ Mîrzâ ne s'expliquent pas par le patronage de ces souverains. Les listes qui peuvent être éventuellement données de leurs œuvres personnelles, de leurs constructions ou de leurs libéralités ne s'accompagnent pas, à notre connaissance, du constat qu'il y avait quelque relation entre une telle attitude du pouvoir et la coïncidence d'une « époque extraordinaire ».

Sur ce point, on aurait mauvaise grâce à reprocher à Hezâr-fenn de ne pas faire mieux que ses illustres devanciers. Mais plus grave est l'addition de données inexactes qui finit par donner de certaines périodes cruciales une idée totalement fautive. Par exemple, on relève à deux reprises qu'à la fin de son deuxième règne à Samarcande, Bâbür fut vaincu par Şeybânî alors que son armée disposait d'une écrasante supériorité numérique (60 000 hommes !), ce qui est contraire à ce qu'écrivent les sources du temps, mais pourrait s'appliquer à la troisième bataille du futur grand Moghol contre les Uzbeks, celle de Ġac-Davân où il n'était que le comparse du *vakîl*^o-*ssaltane* safavide, Nacm-e Tâñî, apparemment inconnu de l'auteur. Nous pourrions multiplier les observations de ce genre, qui s'ajoutent aux inexacitudes quant aux dates, aux noms et à la nature des faits rapportés, mais nous proposons de n'en retenir que le plus cocasse : Hezâr-fenn a inventé de toutes pièces un prince moghol dont l'existence aurait pu être justifiée par la logique du nom :

« [Hümâyûñ] laissa des fils nommés Celâl^u-ddîn Ekber et Celâl^u-ddîn Aşġar. Il y eut plusieurs batailles pour le sultanat entre les deux frères. Finalement, Sultân Celâl^u-ddîn Ekber fut empereur indépendant sur le trône du sultanat ».

On peut penser que l'auteur aurait pu aisément trouver dans les riches bibliothèques des mosquées et *medrese* d'Istanbul bon nombre de sources indispensables pour son propos, auxquelles nous aurions aujourd'hui aussitôt recours : Mîr Hwând, Hwând Amîr, Bâbür dont on voit que les œuvres y étaient représentées de longue date. Rédigé à

la fin du XVI^e siècle, le monumental *Kūnh^ū-l-ahbâr* de ‘Âlî de Gallipoli contient une compilation de ce qu’on savait à cette époque sur l’histoire de la Transoxiane, mais Hezâr-fenn ne semble pas en avoir eu connaissance. Or, ce dernier note à la fin du chapitre sur la dynastie de Şeybânî Hân, qui s’achève avec le règne de ‘Abdu-llâh Hân : « C’est tout ce que nous avons trouvé dans la Chronique de Monseigneur Cenâbî ». Nous avons donc aussitôt consulté la chronique de Cenâbî, mort en 1590, mais n’y avons pas trouvé jusqu’à présent la trace des passages qui nous intéressent. Toutefois, nous poursuivrons ces recherches car c’est évidemment là qu’on doit trouver l’origine du témoignage suivant, dont l’intérêt efface toute les insuffisances que nous avons pu relever jusqu’à présent et qui, comme un examen plus approfondi devrait le confirmer, doivent provenir en grande partie du texte de Cenâbî. Que ne pardonnerait-on pas au fils d’un homme qui, de ses propres yeux, a vu un fils de Bâbü ?

« À la fin de neuf cent soixante [1552-1553], l’empereur Hümâyûn livra bataille à son frère Kâmrân Mîrzâ et l’emporta. Il captura Kâmrân Mîrzâ et fit passer l’aiguille rougie devant ses yeux. Avant cette date, la guerre avait eu lieu seize fois entre les deux frères. En neuf cent soixante et un [1553-1554], le susdit Kâmrân Mîrzâ vint par mer à La Mecque la vénérée avec son épouse Selîme, fille de Şâh Hüseyn, sultan du Sind, et il devint résident permanent. Le noble père de Cenâbî Efendî, objet de la Miséricorde, le vertueux cadi Seyyid Hasan-i Hüseynî était à cette date le cadi de La Mecque la vénérée - que Dieu, qu’il soit exalté ! l’honore ! – Le susdit Kâmrân Mîrzâ le pria de représenter sa pauvreté et sa misère, le besoin dans lequel il se trouvait et les mérites qui étaient les siens, auprès du Seuil de félicité du héros des siècles, du sultan des Arabes, des Persans et des gens d’Asie mineure, Süleymân Hân le Combattant de la Foi. Il écrivit lui-même une lettre au style humble, contenant toutes ses plaintes sur [les rigueurs de] l’époque ainsi que l’exposé de sa situation, et il fit la représentation des nécessités [qu’il devait affronter] en exprimant les vicissitudes de son abaissement ainsi que sa demande de compassion. Il écrivit alors ce distique et l’inclut dans la lettre. Vers :

teşne-lab sū-ye nevâ-ye zell-e Elâh âmâde-îm

sâye-ye marhamatî poşt-e panâh âmâde-îm

« Les lèvres assoiffées, je suis venu à l’appel de l’ombre de Dieu.

Je suis venu derrière le refuge, à l’ombre de ta miséricorde ».

Ensuite, le susdit objet de la Miséricorde, Seyyid Hasan-i Hüseynî, prit la responsabilité d’exposer lui aussi la réalité des faits le concer-

nant auprès du Seuil du sultan du monde. Du fait des charismes de ses bontés et des compassions de ses présents, l'objet de la Miséricorde, l'Empereur aux généreuses dispositions, doté de qualités chevaleresques et d'un pur lignage, attribua au susdit une allocation de dix mille aspres par jour, conformément à la sentence '*arḥanû 'azîz^{un} kawmⁱⁿ dillⁱⁿ*'. En neuf cent soixante-quatre [1556-1557], alors que, accomplissant le pèlerinage, le susdit Kâmrân Mîrzâ descendait du mont 'Arafât et arrivait à Mînâ, il décéda de mort subite. »

Jean-Louis Bacqué-Grammont
CNRS, Paris
France

NOTES

* Dans cet article le système de transcription est propre à l'auteur.

1. L'édition, la traduction et le commentaire de ce texte exigeant un espace qui serait excessif dans le présent recueil, nous en réservons le dossier pour une prochaine publication de l'IFÉAC.